

Natalie Mojžíšová, Masaryk University Brno, Czech Republic

DOI:10.17951/lsmll.2022.46.1.39-48

L'image de l'autre dans *Aaron*, roman montréalais d'Yves Thériault

The Image of the Other in *Aaron*, a Montreal Novel by Yves Thériault

RÉSUMÉ

La ville de Montréal accueillait, dès le XIX^e siècle, de nombreux immigrés y compris des Juifs fuyant la montée de l'antisémitisme européen et plus tard celui des pays nord-africains. La rencontre avec d'autres coreligionnaires issus de traditions, rites et cultures variés révèle une vaste disparité de la judéité. En analysant le roman *Aaron* d'Yves Thériault, nous examinerons ce double statut de l'étranger : celui face à la société montréalaise ainsi que celui qui surgit au sein de la communauté juive.

Mots-clés: judéité, Montréal, orthodoxie, antisémitisme, intolérance

ABSTRACT

Since the 19th century, the city of Montreal welcomed many immigrants, including Jews fleeing the rise of European anti-Semitism. Later, Jews arrived from North African countries. Meeting other co-religionists from various traditions, rites and cultures revealed a vast disparity in Jewishness. By analyzing *Aaron*, novel by Yves Thériault, we will examine this double status of the foreigner: that vis-à-vis Montreal society as well as that which arises within the Jewish community.

Keywords: Jewishness, Montreal, orthodoxy, antisemitism, intolerance

1. Introduction

Grâce à une mixité extraordinaire de sa population, la ville de Montréal est un fécond champ d'observation qui se prête merveilleusement à des analyses sociologiques, littéraires, confessionnelles et autres. Dans la mosaïque de nationalités, de populations et de cultes, nous nous consacrerons à la présence juive et à la manière dont celle-ci est repérée dans le roman *Aaron* d'Yves Thériault, publié en 1954.

La judéité montréalaise est répartie dans plusieurs ensembles. Les plus nombreux sont les Juifs d'origine Ashkénaze, originaires dans la plupart des cas, d'Europe centrale et orientale, qui devenaient anglophones à leur arrivée au Québec. Ensuite, vers les années soixante, suite aux événements politiques et sociétaux dans les pays nord-africains, les Juifs Sépharades, francophones pour leur part,

Natalie Mojžíšová, Ústav románských jazyků a literatur, Filozofická fakulta, Masarykova univerzita, Gorkého 7, 602 00 Brno, natalie.mojzisova@gmail.com, <https://orcid.org/0000-0002-6887-8026>

s'ajoutaient à la population montréalaise. Cette hétérogénéité, rend évidemment difficile de définir de manière simple et concise la judéité montréalaise ce qui vaut également pour la judéité en général. Albert Memmi, philosophe français d'origine juive tunisienne perçoit l'étendue du concept de la judéité dans trois dimensions dont la « judéité », « la judaïcité » et « le judaïsme » :

Le vocabulaire courant étant fort imprécis, je propose de distinguer entre judéité, judaïcité et judaïsme : la judéité est le fait et la manière d'être juif ; la judaïcité est l'ensemble des personnes juives ; le judaïsme est l'ensemble des doctrines et des institutions juives. Relevant de la judaïcité française, vivant une judéité [...] laïque, je ne me reconnais ni dans le judaïsme en tant que religion ni dans les institutions juives (Memmi, 1962, p. 28).

Les trois facettes permettent de nuancer l'identité juive, étant donné que l'appartenance à la judéité peut se traduire par la culture ou par la tradition ou par la cohésion des deux. Toutes les trois dimensions sont présentes dans *Aaron* et nous analyserons leur impact sur le cheminement des personnages principaux. Nous verrons combien le judaïsme, donc le rapport à la religion, mais également la judéité, c'est-à-dire l'appartenance à une certaine culture, imprègnent le raisonnement des personnages. Le dilemme adviendra au moment où il s'agira de définir sa place au sein de la société majoritaire de l'époque. Les trois composantes – traditionnelle, culturelle et sociétale – seront-elles respectivement incompatibles ou serait-il possible de pratiquer la foi des ancêtres et d'être moderne en même temps?

2. La perception de l'autre

L'identité juive n'est pas obligatoirement conditionnée par la religiosité contrairement au stéréotype qui, souvent, définit le Juif impérativement par le biais de l'observation méticuleuse des rites prescrits. Régine Robin, sociologue, historienne et écrivain d'origine française qui a vécu plus de quarante ans à Montréal, venait d'une famille juive laïque. Le rapport à la judéité se traduisait tout d'abord par la langue familiale, le yiddish, ensuite par l'adhérence politique aux partis ouvriers juifs, par la participation à des événements culturels en yiddish et enfin par la cuisine familiale issue de la gastronomie est-européenne (Robin, 1984). La vie familiale de cette grande intellectuelle juive était dépourvue de toute religiosité traditionnelle.

Dans les romans montréalais, la thématique juive est traitée de manières diverses et variées. Les récits peuvent porter sur le dilemme entre l'orthodoxie et la modernité (*Hadassa* de Myriam Beaudouin) ou au contraire sur le désir de renouer avec l'héritage hébraïque (*La Célébration* de Naïm Kattan). Certains personnages romanesques juifs renient délibérément leur passé pour se libérer du traumatisme lié à l'Histoire tragique de la Shoah, d'autres n'arrivent pas à s'en défaire et sombrent dans une nostalgie irrémédiable (tel est le cas de

certaines personnages évoqués dans *Québécoise* de Régine Robin). Dans d'autres cas l'attachement à la tradition hébraïque peut être représentée en tant que frein majeur à l'épanouissement personnel et professionnel au cœur de la société contemporaine. Telle est l'intrigue dans *Aaron* d'Yves Thériault, roman sur un Juif âgé, Moïshe, qui vit avec son petit-fils Aaron. Moïshe ayant fui les pogroms en Russie, s'est installé tout d'abord à San Francisco pour ensuite déménager à Montréal. Le thème principal du roman repose sur l'intransigeance du vieux Juif et sur son attachement à la tradition. Au nom du respect vis-à-vis du culte il veut garder Aaron à tout prix dans le milieu dont il avait, lui-même, hérité. La vie du vieil homme est soumise aux rites orthodoxes et sa ferveur est jugée exagérée même par les membres de la communauté juive locale.

Dans la salle de la synagogue, Aaron se trouva un moment seul avec l'un des aînés, un marchand cossu dont il connaissait vaguement et le nom et les réussites. Ce ne fut même pas l'ébauche d'une conversation, tout au plus quelques remarques ; une commisération que montra l'homme et qui devait longtemps après intriguer Aaron.

- Tu as décidé de ce que tu ferais, plus tard ? avait-il demandé. [...] Tu trouveras malaisé de concilier les exigences du travail, les conditions de réussite aujourd'hui et les lourdeurs de l'orthodoxie...

La phrase était déjà pleine de signification, sans pour cela tout révéler, puisque l'homme ajoute :
- Avec Moïshe, surtout... (Thériault, 1981, p. 56)¹.

La condition miséreuse de la maison et du mode de vie que Moïshe imposait à son petit-fils, devient incompréhensible, insupportable et finalement inadmissible aux yeux du garçon. Avec l'âge, Aaron devient conscient du dogmatisme de son grand-père et commence à mettre en question la pauvreté en tant que la manifestation ultime de la foi hébraïque. Telle est pourtant l'éducation que Moïshe lui inflige. Lors des déambulations dans de beaux quartiers montréalais, Moïshe montre à Aaron de somptueuses maisons de Juifs aisés en prophétisant : « Voilà ceux qui se sont égarés, car il y en a. Ils ont des richesses, mais ils seront punis. Adoshem crache sa colère sur les infidèles, et ceux-là ont oublié la Parole » (p. 110).

En dépit de ces avertissements, Aaron décide de vaincre la pauvreté dans laquelle il a grandi et commence à chercher un travail. Contrairement à ce que le lecteur pourrait pressentir, Aaron n'envisage pas de rompre d'avec le judaïsme. Afin de justifier son choix et de reconforter son désir d'une vie épanouie et prospère, il cherche refuge dans les textes sacrés. Il évoque des passages et des personnages modèles de l'Histoire juive avec une maîtrise digne du garçon juif élevé dans l'étude méthodique des récits :

Un Adonai de perfection croit-il indispensable à ses enfants la misère immonde, les rats, les chambres sans soleil, les pays d'obscurantisme ? Fils d'Adonai, pourquoi ne pas habiter les

¹ Tous les passages du roman cités dans cet article sont issus de la publication de 1981 aux éditions Quinze.

maisons dignes? Et Aaron se souvint que Salomon le juste n'habitait pas une tente de peau de chèvre et que sa Loi avait été sanctionnée par Adonai. L'or de Saul ? Et de David aux autres, en passant par tous les sangs des rois de Judée ? Alors pourquoi aujourd'hui Moïse nommait-il ignoble la richesse, indignes le désir et l'ambition de la bonne vie ? (p. 141).

Aaron commence à travailler non pas comme son aïeul qui exerce le métier de tailleur subalterne, mais il trouve un travail correctement rémunéré dans le milieu du commerce. Les deux hommes se trouvent respectivement piégés par la déception liée au raisonnement de l'autrui. D'un côté, le parcours professionnel d'Aaron désole le grand-père et son désespoir ostentatoire agace le jeune homme, de l'autre. L'autorité de Moïse s'affaïsse progressivement, notamment lorsque le vieil homme ne justifie pas sa désapprobation. Selon toute vraisemblance, le fondement du mécontentement réside davantage dans l'entêtement du grand-père que dans la sagesse talmudique.

Fallait-il absolument en venir à ça ? demanda Aaron. Qu'est-ce que j'ai fait au juste ? J'ai refusé de travailler à tes côtés. C'est donc si grave ? Pourtant d'autres synagogues permettent au Juif de vivre dans le monde qui l'entoure sans qu'il passe pour ce qu'il n'est pas. Je te l'ai déjà dit: Est-ce que je commets un péché ? Nomme-le. Dis-moi si je manque de respect : Dis-le, mais ensuite prouve-moi que tu as raison (p. 151).

Un jour, Aaron comprend qu'il aurait pu avoir une promotion au travail s'il avait un nom non-juif. Aux yeux du grand-père, le changement de nom représente une telle trahison qu'il expulse son petit-fils de la maison. Aaron est pourtant scrupuleux dans sa démarche à l'égard de la tradition spirituelle juive, tout comme au moment où il avait refusé le métier de son grand-père tailleur. « Et Aaron avait passé la soirée à se persuader qu'un nom, ça se change, et que sans cesser de croire au Père et sans transgresser toutes les Lois, le mode de vie juif pouvait se modifier » (p. 153). Or, cela n'est pas l'avis de son grand-père qui considère tout changement comme délaissement aberrant de la foi des ancêtres. En effet, Moïse est très sévère, voire méprisant également à l'égard des Juifs qui n'adhèrent pas au courant orthodoxe. Pour manifester son indignation, il a recours à un comportement, auquel on ne s'attendrait pas tout à fait auprès d'un fidèle préconisant l'humilité. « Il n'y a qu'une religion, la religion du judaïsme orthodoxe. Les autres... Il cracha devant lui, un geste d'un indescriptible mépris » (p. 152). Geste d'autant plus brûlant qu'Aaron y était exposé, quelque peu avant, lors d'une courte conversation avec un non-juif :

Toi aussi, tu es Juif ?

- Oui

Le concierge resta silencieux, fixant Aaron. Puis sans détourner les yeux, de côté, il cracha par terre.

Un moment, Aaron resta sans bouger, puis brusquement, une honte plein le visage, il sortit au dehors cherchant de l'air, l'incognito des rues, la forteresse des multitudes (p. 108).

Thériault a remarquablement réussi à appréhender la tragédie du mépris, issue de la réciprocité du geste abominable effectué respectivement par les représentants de différents milieux sociétaux. Si, aux yeux de Moïse, la seule religion qui compte est celle du judaïsme orthodoxe, il est d'autant moins indulgent par rapport aux non-juifs. Son profond mépris se fait voir lorsqu'il s'exprime à propos de la société majoritaire : « Tu vas travailler parmi les Schlemiels ? demanda-t-il à la fin. Tu vas te vendre à eux ? Vendre ta sueur, tes efforts ? Tu seras leur marchandise dont ils profiteront? » (p. 101). Plus tard, il n'hésite pas à accuser les non-juifs de son malheur familial : « Chez les Schlemiels, avec les Schlemiels, c'est à cause d'eux » (p. 131) Rappelons que l'expression yiddish *Schlemiel* est très fortement connotée à la maladresse, à la malchance et à un affligeant manque d'intelligence. Il s'agit donc d'une dénomination particulièrement péjorative (Rosten, 1998, p. 135).

Contrairement à l'interprétation qui pourrait s'imposer, le roman n'accuse pas le judaïsme de l'obscurantisme. Si, de prime abord, la foi hébraïque pourrait être comprise en tant que frein à l'essor du jeune Juif, l'opinion de ce dernier, nous l'avons vu, est différente. Aux yeux du jeune homme, le divorce d'avec le judaïsme, donc d'avec la pratique religieuse, n'est pas la condition ultime de réussite sur le plan matériel. En revanche, c'est la judéité, pour reprendre le concept d'Albert Memmi, qui est l'objet de refus. Lorsque Aaron s'achète de nouveaux vêtements et envisage un changement de nom, il ne se détache que d'une composante de son identité juive, à savoir de celle qui communique sa judéité vis-à-vis de la société majoritaire.

Aaron fait connaissance d'une jeune Juive, Viedna, qui aura une influence décisive sur la suite du raisonnement du jeune Aaron. Selon Viedna, le seul chemin possible pour arriver au succès, donc à la richesse, passe par l'abandon de la judéité. Ainsi, seulement, le Juif peut se libérer. Cette fille étonne Aaron par son déterminisme, par son regard adulte et tranchant, dont l'explication ne tarde pas à venir :

Quelle sorte de file es-tu, demanda Aaron. Celles qui vont à l'école avec moi...

- Oh, moi, j'ai vieilli trop vite. A cinq ans, j'étais dans un camps de concentration en Allemagne. On y a brûlé ma mère. Il me reste mon père. Il a cessé de rire depuis longtemps. A ses côtés, j'ai voyagé... Voici ma vie... Pourquoi serrais-je comme les autres ? (p. 95).

Le dialogue nous rappelle que l'horreur de la Shoah n'est pas commune à la totalité de la population juive. Le mirage de l'homogénéité de l'univers juif est encore une fois de plus divisé, marqué par ce moment tragique de l'Histoire.

3. Thériault antisémite?

Selon certains, le roman d'Yves Thériault véhiculerait des postulats antisémites. La raison en serait, entre autre, le désir de la richesse du jeune homme. Dans

son essai consacré à l'antisémitisme au Québec, Victor Teboul, académicien québécois d'origine égyptienne, fait la remarque sur le comportement et le désir du jeune Juif :

Aaron, le roman d'Yves Thériault, représente une cristallisation de cette conception, puisque le jeune héros délaisse son grand-père et la pratique religieuse pour réussir sur le plan matériel. Outre cet aspect de Juif déraciné qui le caractérise Aaron est prédestiné à ce sort : tout jeune, il rêve déjà de dominer le monde (Teboul, 1975, p. 99).

Il est vrai, que le jeune Aaron passe ses vacances d'été à rêvasser sur le Mont Royal, en s'imaginant « Grand-Maître des Armées » (Thériault, 1981, p. 66) et en allant à la bibliothèque tous les deux jours pour emprunter des livres sur les puissants du monde qu'il lit avec avidité. Il ne nous paraît pourtant nullement abérrant ni particulièrement lié au concept de la judéité le fait qu'un jeune s' imagine devenir puissant. A nos yeux, une telle rêvasserie relève plutôt d'un jeu d'imagination innocent pratiqué par de nombreux enfants à travers les cultures et traditions. Tel est également l'avis de Laurent Mailhot qui, dans la postface de l'édition d'*Aaron* de 1980, estime que les réflexions du garçon représentent davantage « une ascension humaine et virile, non pas d'abord et surtout une vulgaire ascension dans l'échelle socio-économique » (Mailhot, 1980, p. 450).

Plus tard, lorsque le conflit avec Moïshe commence à se développer, Aaron veut devenir riche, certes, mais sans pour autant quitter l'univers hébraïque, de la même manière que tant d'autres ont réussi à faire harmoniser la spiritualité juive avec une activité professionnelle captivante et convenablement rémunérée. Rappelons-nous du fidèle de la synagogue qui a adressé à Aaron les paroles déboussolantes lui faisant comprendre que l'orthodoxie de son grand-père et le commerce ne feraient pas bon ménage. Il s'agissait bien d'un « marchand cossu » (Thériault, 1981, p. 58) ce qui prouve clairement que les personnes aisées n'étaient pas exclues du cercle des croyants, contrairement à ce que Moïshe prétendait.

Le désenchantement du vieux Juif culmine au moment où l'engagement professionnel de son petit-fils lui devient insupportable au point de bouter dehors ce dernier. « Sors ! Criait-il. [...] Il n'y a plus de place pour toi dans ma Maison! » (Thériault, 1981, p. 154). La scène du départ d'Aaron ne traduit donc pas l'abandon du grand-père en faveur de l'appât du gain, contrairement au commentaire de Victor Teboul selon lequel le jeune « délaisse » le vieillard.

Par la suite, dans son texte sur l'antisémitisme au Québec, Teboul reproche à Thériault la mise en scène du stéréotype de la malpropreté du vieux juif.

Nous apprenons qu'il habite en logis « jamais nettoyé » que ses cheveux sont « d'un gris sale » et que les poils de sa barbe sont « crasseux ». Cliché plutôt paradoxal puisque la condition de Juif orthodoxe de Moïshe laisserait supposer qu'il observe à la lettre les règles hygiéniques que prescrit la religion juive [guillemets de l'auteur cité] (Teboul, 1975, p. 99).

Nous n'accuserions pourtant pas le narrateur d'*Aaron* de l'antisémitisme. Une certaine négligence de la présentation chez un veuf âgé n'est pas considérablement étonnante ; on en rencontre un peu partout dans n'importe quel contexte sociétal, religieux ou géographique. Dans la description de Moishe, nous n'y repérons rien qui soit lié exclusivement à la judéité. Toutefois, une susceptibilité du côté de ceux qui avaient été exposés aux comportements antisémites, est parfaitement compréhensible. Certaines allusions dans leur ambiguïté, peuvent inciter à l'irritation, voire à l'inquiétude, même si, dans le cas d'*Aaron*, selon toute vraisemblance, il ne s'agissait nullement de l'intention de l'auteur.

En revanche, si Victor Teboul évoque les prescriptions hygiéniques infligées par la loi hébraïque, il se peut pourtant que chez certains Juifs orthodoxes, la pratique de celles-ci ne se limitait, à une certaine époque et dans certains endroits, qu'aux gestes symboliques. Au moins, tel est le témoignage de Jiří Langer, pragoïse, contemporain et ami de Franz Kafka. Langer a passé plusieurs années dans une communauté orthodoxe hassidique en Galicie, région qui s'étend à la frontière actuelle entre la Pologne et l'Ukraine. À son retour à Prague, Langer rédige un recueil de récits hassidiques de Belz, la bourgade de son rabbin, publiés en 1937 sous le titre de *Devět bran* (traduit en anglais comme *Nine Gates*). Dans la préface, l'auteur raconte son arrivée parmi les hassidim, son installation dans des conditions de vie éminemment misérables abritant pourtant un peuple joyeux. Concernant les gestes de propreté rituelle, il rapporte :

Les hommes se précipitent aux bains. Après le bain de vapeur, nous nous immergeons - toujours plusieurs à la fois - dans le minuscule réservoir boueux, mikve, le bain rituel. Comme si c'était pour ridiculiser toutes règles d'hygiène, des centaines de corps s'épurent dedans afin de pouvoir ensuite s'adonner à l'ambiance solennelle du Shabbat. L'eau, comme toute eau à Belz, sent le soufre et le pétrole (Langer, 1996, p. 35).

Il se peut donc, que la description peu flatteuse du vieux Juif thériausien n'était pas nécessairement démesurée. D'autant plus que avant son arrivée sur le continent américain, Moishe avait vécu dans un ghetto désolant au fin fond de la Russie tsariste (Thériault, 1981, p. 21), dans des conditions que l'on peut légitimement supposer comparables aux endroits décrits par Jiří Langer.

L'auteur d'*Aaron* avoue l'imperfection de sa maîtrise de la judéité, ses connaissances étant plutôt intuitives et acquises vaguement par le biais de ses amitiés de jeunesse. Il précise :

[...] il y a sûrement quelques erreurs dans le roman. Mais ce ne sont pas des erreurs de mauvaise foi, ce sont des erreurs de pure ignorance, faute d'avoir eu accès à des sources (Teboul, 2013).

Pourtant, dans le cas de la malpropreté de Moishe, il ne s'agirait pas nécessairement d'une erreur, comme le montre le passage de Jiří Langer, témoin oculaire des

habitudes et des conditions hygiéniques d'une certaine population juive. Victor Teboul qui souligne l'incohérence du stéréotype de la malpropreté du Juif, est, de son côté, d'origine égyptienne. Dans son analyse il s'appuie probablement sur son expérience personnelle, liée à une autre judéité que celle de Moïse. La critique de Teboul confirme donc la polyphonie du monde hébraïque. La compréhension globale de l'univers juif est compliquée même si une telle ambition passait par une étude éminemment minutieuse des archives. Telle est d'ailleurs l'expérience de nombreux amoureux de la culture juive² et tel est l'avis d'Yves Thériault:

On ne peut pas avoir une documentation extrêmement serrée sur tout ce qui est juif à travers le monde, parce qu'il y a des différences marquées entre le Juif allemand et le Juif russe, un Juif italien, un Juif québécois, des différences de langue... le yiddish lui-même est une langue extrêmement souple. Il n'y a que l'hébreu qui est immuable ou presque (Teboul, 2013).

Victor Teboul, en toute amitié qu'il semble avoir pour l'écrivain, repère dans *Aaron* une perpétuation des préjugés antisémites. Yves Thériault affirme avoir délibérément évité toute forme d'antisémitisme, mais il confesse en même temps d'avoir involontairement perpétué certains stéréotypes :

Abordant le sujet avec respect et pitié, sans avoir voulu consciemment mépriser le sémite, je vois que dans ma façon même de décrire certains aspects de la personne juive, je n'ai peut-être pas montré d'antisémitisme comme tel, mais j'ai instinctivement utilisé des adjectifs parfois dérogatoires, ou à tout le moins des comparaisons qui pouvaient être interprétées défavorablement (Thériault, 1978, p. 1).

L'aveu de Thériault correspond au témoignage de Régine Robin qui décrit ses propres observations et son expérience acquises directement dans la société québécoise. Même si plus d'un demi-siècle sépare la publication du roman de Thériault et l'analyse de Régine Robin, les propos sont d'une incontestable convergence :

Je n'ai pas trouvé le Québec plus antisémite que la France. Je n'ai jamais été victime, ici, de propos véritablement antisémites. Tout au plus pourrait-on dire que l'antisémitisme d'ici est naïf, au premier degré. En France, à cause de la mémoire collective – l'affaire Dreyfus, le régime de Pétain –, à cause de l'extrême droite et de son histoire, l'antisémitisme est soit totalement assumé et haineux, soit honteux, sourd, hypocrite. Ici, rien de tel. On vous dira, en toute innocence, que les Juifs sont tous riches, tous anglophones, sans aucun discours au second degré, sans aucune gêne (Robin, 2011, p. 38).

² La polyphonie du judaïsme et de la judéité est évoquée, entre autres, dans l'œuvre de Johann Sfar (2006) *Le Chat du rabbin*, de Régine Robin (1984) *L'amour du yiddish*, de Jiří Langer (*Devět bran*), de Victor Teboul (2002) *La Lente découverte de l'étrangeté*.

Le roman raconte le point de vue juif à l'égard de la société majoritaire : celui des jeunes (Aaron et Viedna) qui pour pouvoir y appartenir, désirent réussir sur le plan matériel, et aussi celui du grand-père attaché à son héritage spirituel et sociétal. Nous avons présenté notre compréhension du caractère d'Aaron que nous considérons cohérent et fidèle vis-à-vis de la tradition. Sa position est cependant inacceptable aux yeux de son grand-père qui ne voit aucune compatibilité possible entre la société moderne et la tradition hébraïque. A la fin, Aaron qui ne s'opposait pourtant pas aux principes de sa foi, part, expulsé par Moishe. Le jeune homme s'est acheté de nouveaux vêtements et il envisageait un changement de nom ; c'est ainsi qu'il a voulu arrêter de communiquer son origine sociale dans son milieu professionnel. Il a sciemment abandonné sa judéité sans pour autant vouloir renoncer au judaïsme, c'est-à-dire à la dimension spirituelle de son identité.

4. Conclusion

Dans *Aaron*, Yves Thériault traite avec virtuosité le sujet de l'altérité étant fidèle à sa passion « pour l'être humain dans toutes ses facettes » (Toonder, 2011, p. 74). Aux yeux de Moishe l'autre est un égaré digne du mépris, une menace, un mal. Pour Aaron, l'autre est source d'inspiration, que ce soit le marchand riche à la synagogue, Viedna, sa première fille, ou tout autre nord-américain dont la société rend possible d'accomplir le rêve d'une vie confortable. Le regard porté sur les Juifs de la part des représentants de la société majoritaire peut être méprisant, incarné par le geste haineux du concierge, mais il peut être également neutre et pragmatique, manifesté par le conseil d'un collègue d'Aaron « Avec un autre nom, tu pourrais aller de l'avant plus facilement » (Thériault, 1981, p. 153).

Si le roman n'évite pas certains clichés antisémites, Thériault s'explique avec une sincérité touchante.

Moi, je sais que j'ai peut-être été porté, un jour, à dire « maudit Juif ». Je l'ai beaucoup moins ressentie, cette espèce de paradoxe, quand j'ai appris à mieux connaître les Juifs. Là, ce n'était pas une question d'un maudit Juif génériquement, c'était un Juif en particulier [...] c'était spécifiquement une relation d'homme à homme et pas plus. Ce n'était pas du racisme dans son sens réel du mot (Thériault, 1978, p. 1).

Le témoignage d'Yves Thériault est encourageant au sens où l'apprentissage sur l'autre peut aider à comprendre l'attitude et le comportement de ce dernier. Dans son roman, Yves Thériault ne porte pas de jugement, le récit ne rejette personne, il est, au contraire, ouvert aux interprétations sur plusieurs niveaux. L'intransigence du vieux Juif devient compréhensible lorsque l'on a égard à son âge, à sa solitude et à la nostalgie dont il est atteint. Viedna, séductrice d'Aaron, avide de richesse pourrait être vue en tant que l'incarnation du mal, du profane et de la cupidité. Elle finit par dégoûter Aaron, son ancien amour, or le lecteur sera probablement plus indulgent, ne serait-ce que par destin tragique commun à la totalité de la judéité

européenne dont celui de Viedna. Elle a eu beau échapper à la mort, le fardeau traumatisant du passé demeure pesant et elle essaye de l'oublier de toutes ses forces. Ici, de nouveau, malgré son attitude franchement guidé par l'intérêt pour la richesse, nous n'arrivons pourtant pas, par compassion probablement, à porter un regard méprisant à l'égard du comportement de la jeune femme. Enfin, le parcours d'Aaron depuis le tout jeune âge jusqu'à la maturité, éclaire la volonté de quitter l'enfermement que son grand-père lui imposait. Entre l'attachement opiniâtre de Moishe et le rejet absolu de Viedna, Aaron essaie vainement de réconcilier les deux. Curieusement, son échec est dû davantage au rejet de la part de son grand-père qu'à l'antagonisme apparent du judaïsme et de la modernité. Yves Thériault a dépeint un univers dans lequel il n'y a pas de place pour la condamnation, ni pour le mépris. Tout jugement univoque est impossible. Chaque personnage a son côté attachant qui permet d'accepter les penchants moins sympathiques de son caractère. Dans *Aaron*, cette ambiguïté est illustrée à l'aide de l'univers juif, exploré de l'intérieur de la communauté ainsi que face à la société majoritaire.

Références

- Langer, J. (1996). *Devět bran: Chasidů tajemství*. Praha: Sefer.
- Mailhot, L. (1980). *Postface. Aaron*. Montréal: Quinze.
- Memmi, A. (1962). *Portait d'un juif*. Paris: Gallimard.
- Robin, R. (1984). *L'amour du yiddish*. Paris: Sorbier.
- Robin, R. (2011). *Nous autres, les autres*. Montréal: Boréal.
- Rosten, L. (1998). *Jidiš pro radost*. Praha: Academia.
- Sfar, J. (2006). *Le Chat du Rabbin*. Paris: Dargaud.
- Teboul, V. (1975). Antisémisme : mythe et images du Juif au Québec (essai d'analyse). *Voix et image du pays*, 9(1), 87–112. DOI: 10.7202/600298ar.
- Teboul, V. (2002). *La Lente découverte de l'étrangeté. Roman*. Montréal: Tolerance.ca.
- Teboul, V. (2013). *Yves Thériault ou l'ouverture à l'Autre. Entretien*. Retrieved June 21, 2021, from <https://www.amazon.fr/Th%C3%A9riault-louverture-lAutre-Entretien-nterviews-ebook/dp/B00EADBEXU?asin=B00EADBEXU&revisionId=ead19484&format=1&depth=1>.
- Thériault, Y. (1978). Juifs et Québécois. *Le Livre d'ICI*, 3(40), 1.
- Thériault, Y. (1981). *Aaron: roman*. Montréal: Quinze.
- Toonder, J. den (2010). « Aaron » d'Yves Thériault ou comment transgresser l'entre deux (essai d'analyse). *Canadian Literature*, 206, 74–87. DOI: 10.14288/cl.v0i206.192854.